Faire et laisser vivre

Au milieu de la pandémie du COVD 19, il m’est maintenant impossible de rester silencieux, ce serait trahir celles et ceux qui m’ont élu pour conduire les organisations qui les représentent[[i]](https://www.facebook.com/gfph.dpie/notes?lst=100005934155968%3A100005934155968%3A1586084550#_edn1), mais conduire aujourd’hui est un exercice si périlleux que c’est contraint et forcé par ces obligations que je prends l’initiative de cette première tribune écrite tout à la fois dans les turbulences de l’œil du cyclone et dans un confinement campagnard qui sans l’actualité pourrait s’apparenter à un moment de grâce.

Nous vivons un traumatisme collectif, nous devrions être unis mais nous nous déchirons entre accusations, suspicions, concurrence, arrestations, amendes et autres allégations qui affaiblissent nos capacités de résilience et diminuent d’autant nos potentiels de survie.

En un mot, la peur. Cette peur qui conduit à la destruction des plus faibles au profit des mieux armés ou mieux protégés.

Hier on s’acharnait pour maintenir en vie coûte que coûte et aujourd’hui on sélectionne, il faut décider de qui, trop âgé, trop empêché, trop coûteux ou pas assez robuste doit être dirigé ou non vers les soins qui pourraient, ou non, lui permettre d’échapper à l’étouffement.

Chacun clame son indignation ou masque son implication. Celles et ceux qui sont en position de décider le font en toute conscience, le plus souvent en toute urgence, en étant certain que d’une chose, celle d’être critiqué, jugé et soumis aux vindictes anonymes ou signées qui pullulent sur les réseaux dits sociaux plus souvent poubelles de la pensée que citadelles du savoir.

Comment rester humain au milieu de cette hystérie collective ?

Nous sommes en guerre dit le Président. En lutte oui, mais sans arme, à poil, nu comme des vers sans autre moyen que de s’effacer dans un confinement qui pour les uns est un enfer de promiscuité dans les miasmes d’un campement périurbain au milieu d’immondices, et pour d’autres un éden verdoyant au centre d’une résidence campagnarde baigné des douceurs printanières où s’éclosent les promesses de la vie.

L’injustice est flagrante, révoltante, et nous n’y pouvons rien. Impuissants, nous entendons chaque matin le décompte des morts, lisons dans la presse les déclarations des uns et les indignations des autres, des prédictions argumentées de savants graphiques ou fondées sur de délirantes démonstrations complotistes. Nous ne sommes plus en capacité de penser.

Comment en effet penser quand il faut décider de qui, de la personne âgée qui étouffe dans le lit qu’il n’a pas quitté depuis 8 mois après qu’il ait développé la maladie d’Alzheimer, de l’enfant trisomique au sourire béat, de l’adulte bien bâti qui souffre de schizophrénie ou du jeune homme frêle brillant doctorant en science politique, doit en priorité accéder aux service d’une réanimation qui reste autant aléatoire pour les uns que pour les autres ?

Des protocoles d’aides à la décision sont spécialement conçus pour soutenir celles ou ceux qui doivent en décider, mais si ces procédures peuvent soulager la tâche des soignants personne ne peut dire ni savoir lequel, du malade, du vieux, de l’intellectuel ou du déviant, survivra ou de ce qu’il produira dans l’avenir. L’intellectuel peut s’étouffer malgré tout ou devenir le pire des nuisibles s’il est sauvé. Le vieux malade peut s’en remettre et l’enfant trisomique offrir à sa famille plus de joies qu’aucun.e autre.

On ne peut savoir, c’est ce que révèle ce traumatisme collectif. Nous ne sommes que les fruits du hasard et la seule réponse est celle du faire, là et maintenant, soutenir qui l’on peut et comme l’on peut, sans penser puisque la pensée s’est arrêtée. C’est tout ce qu’il reste face à l’impuissance, faire, créer, essayer, corriger, avancer, polir, embellir, soigner, raconter, écrire, s’inquiéter d’autrui, s’instruire et continuer à grandir … avant de mourir, quoi qu’il en soit.

Faire en sorte que le temps qui nous reste puisse produire le meilleur, et le meilleur c’est l’autre. C’est « mon précieux », celui ou celle qui demain, tout à l’heure sera en mesure de me venir en aide quand j’en aurai besoin. Se battre donc, de toutes nos forces, tout le temps et pour tous, pour que celui ou celle en face de moi puisse vivre, et sans être certain que ni lui ni nous n’y réussissions, sans présager de quoi que ce soit, ni de ma vie ni de la sienne et surtout sans présager de ce que peut être la qualité de sa vie.

[Jean-Luc Simon](https://www.facebook.com/mrjlsimon?eid=ARCOf3Mot2x_-Oe83-lse_dcy8xTn8oSsmDfef4Bn8s3CpoIoPNHQQilsbFuidL1hLI0xToh6HWacaye)